

Les loisirs populaires au XIX^e siècle — France, Angleterre, Allemagne

ROBERT BECK*

D'entrée de jeu, il s'agit de définir le sens du terme « loisir ». En français, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert de 1765 le décrit, au singulier, comme le « tems vuide que nos devoirs nous laissent, & dont nous pouvons disposer d'une manière agréable & honnête » (Diderot & d'Alembert 1765, 680). Cette définition d'un temps en dehors du travail se retrouve dans l'anglais « *leisure* » et l'allemand « *Muße* », mais elle s'avère bien plus délicate pour le pluriel du mot français — les loisirs. Si le *Dictionnaire de la langue française* de 1874 se limite toujours à la seule version du singulier (Littré 1874, 338), le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de 1873 prend en considération le pluriel. Considérant toutefois toujours le loisir comme un « temps disponible, temps que l'on peut employer à son gré, en dehors de ses occupations nécessaires ou obligatoires », il évoque également des « occupations auxquelles on se livre de son plein degré, pendant le temps qu'on n'est pas pris par le travail » (Larousse 1873, 643). Les loisirs constituent à la fois le temps et les activités qui remplissent ce temps, à condition de pouvoir les classer dans les catégories « délassements, divertissements et développement », selon les définitions du sociologue Joffre Dumazedier (Dumazedier 1962, 26).

* CETHIS, Université de Tours, France.
ORCID iD: <https://orcid.org/0009-0007-9930-0968>. E-mail: robert.beck@univ-tours.fr.

Revenons aux dictionnaires du XIX^e siècle, et notamment aux dictionnaires allemands qui intègrent une conception élitiste dans les définitions de « loisir ». Le *Wörterbuch der deutschen Sprache* de 1809 considère le loisir — *Muße* — comme une opportunité pour se consacrer à des activités intellectuelles, ce qui exclut, selon la même source, la grande masse de la population (Campe 1809, 371). Cette conception élitiste se retrouve dans l'ouvrage que le philosophe allemand Karl Gottlob Schelle consacre à la promenade, une des principales activités de loisirs du siècle : dans *L'art de se promener* de 1802, il nie à l'homme du peuple toute capacité de se promener en l'absence de dispositions intellectuelles requises pour cette activité (Schelle 1996, 31-32). Quelques décennies plus tard, l'homme politique et philosophe français Étienne Vacherot, explique par l'absence de loisir l'empêchement de l'ouvrier, « esclave du travail », de cultiver son esprit (Larousse 1873, 643) — si pour Karl Gottlob Schelle, l'homme du peuple est incapable de profiter de son loisir en raison du manque de dispositions intellectuelles requises, le même, pris dans l'engrenage des nouvelles conditions industrielles, n'y a même plus accès selon Étienne Vacherot.

Pour une histoire des loisirs populaires, il est indispensable d'évoquer brièvement ceux des classes supérieures, qui gardent encore une certaine forme aristocratique d'oisiveté correspondant au modèle de l'antique *otium*. Cette forme se caractérise par une consommation ostentatoire des loisirs, analysée par Thorstein Veblen en 1899, et par la faculté de disposer librement de son temps. Les loisirs constituent pour elles un marqueur social, tout comme ils imposent une ségrégation sociale au niveau temporel et spatial, ainsi que par la nature des activités — la distinction constitue une priorité pour les classes supérieures dans les loisirs.

Résumons : l'homme du peuple serait donc la victime d'une stratégie de ségrégation sociale de la part des élites, tout comme il serait incapable de profiter de ce temps en dehors du travail, qu'il perdrait, de toute manière, progressivement dans le processus de l'industrialisation. Or, la vérité s'avère bien différente.

Nonobstant les observations et définitions élitistes, les milieux populaires connaissent une vie de divertissements qui, à certaines occasions, peut prendre un caractère exubérant pendant les premières décennies du XIX^e siècle. À partir de la seconde moitié du même siècle, sous la pression de nouvelles conditions de travail, ainsi que sous celle du regard des élites sur la nature, les temps et lieux des loisirs populaires, ces derniers sont soumis à un processus de mutation dans le cadre de l'avènement de la société industrielle et d'une culture de masse.

Dans ces lignes, il s'agit donc de retracer cette histoire mouvementée des loisirs populaires pendant une période qui s'étend de l'époque napoléonienne jusqu'à la veille de la Grande Guerre dans un cadre géographique qui se concentre surtout sur la France, sans oublier pour autant les pays anglo-saxons et germaniques. Il s'agit de montrer d'abord la nature des loisirs populaires des premières décennies du XIX^e siècle, avant de montrer le processus de transformation de ces mêmes loisirs en usages du temps libre adaptés à la société industrielle.

Les loisirs populaires du début du XIX^e siècle

Débutons par un tableau des loisirs populaires du début du XIX^e siècle, qui possèdent leurs temps propres, en commençant par le dimanche. Comme résultat de la suppression de nombreuses fêtes chrétiennes au XVIII^e siècle, l'ancien jour du Seigneur, en associant rites religieux et plaisirs profanes, s'est transformé en jour de fête (Beck 1997; 2000). Les quelques fêtes chrétiennes survivantes, douze en Autriche, quatre, puis cinq en France, complètent ce tableau, auquel il faut ajouter les fêtes des différents souverains, comme successivement la Saint Napoléon,¹ Saint Louis, Saint Charles et Saint Philippe en France (Lalouette 2010, 126-138).

Il ne s'agit que d'un calendrier officiel. Des fêtes ni religieuses ni dynastiques, comme le carnaval (Faure 1978),² faisant partie d'une culture populaire dans de nombreuses régions surtout de tradition catholique, complètent ce tableau. Le temps de travail poreux de l'époque préindustrielle autorise les ouvriers et compagnons à s'absenter à leur gré de leur lieu de travail, et il leur permet aussi de ne pas travailler le lundi, voire les jours suivants, et de « célébrer » la Saint Lundi, *Saint Monday* dans le monde britannique, *Blauer Montag* dans les pays germaniques (Reid 1976; Reulecke 1976; Ehmer 1979; Magnusson 1990; Beck 2004).

C'est dans ce cadre temporel qu'ont lieu les divertissements populaires, d'abord autour de jeux traditionnels, comme les quilles, boules, jeux de ballon, ou la savate en France, qui fait partie d'une culture ouvrière. Les cabarets, cafés, tavernes et guinguettes représentent un des endroits capitaux des plaisirs populaires, non seulement comme lieux de beuveries, mais aussi d'échanges, de rencontres, de danses, de jeux, d'amusements familiaux... Le buveur

1 Célébré le 15 août, qui est déjà un jour de fête.

2 Pour la France, voir Faure 1978.

n'y occupe pas seulement le rôle de client et de simple consommateur mais il anime lui-même la vie de ces établissements, organise des jeux pour l'ensemble de la salle, sort des instruments de musique pour faire danser, déclame des poèmes devant l'ensemble des hôtes de l'établissement... (Beck 2021).

Les promeneurs issus des mêmes milieux remplissent les dimanches les grandes promenades des villes, provoquant ainsi, comme à Paris, la transformation d'une grande partie des boulevards en une sorte de grande foire dont l'écrivain Éléonore de Vaulabelle a dressé le tableau :

Là, crient, mentent, dansent, volent, baladins, paillasses, escamoteurs, phénomènes. Ongueurs, pastilles, limes métalliques, sabres qui arrachent les dents à la pointe de l'épée, femmes qui ont la poitrine à la rotule, poules à visage humain taillé avec des ciseaux, géants à la mécanique, hauts de cinq ou de douze pieds, à la volonté des amateurs, enfants bicéphales, monstres marins du canal de l'Ourq, sauvages de la rue de Bondy, albinos de carrefour, chiens qui jouent de la trompette, lapins membres de l'académie, carpes qui font des sauts de mouton, diseurs de bonnes aventures, jeux où à tout coup le banquier gagne, marionnettes, spectacles aériens, grands hommes de cire, scélérats peints, mangeurs de cailloux, avaleurs de limailles, hommes incombustibles ou invisibles, danseurs de corde, physiciens, astrologues, astronomes, astrophages, tout conspire contre la bourse et la curiosité du passant. (Vaulabelle 1834, 44-45)

Les Champs-Élysées connaissent avant 1850 une animation semblable (Kock 1844, 289-296), au même titre que le *Böhmische Prater* à Vienne, où l'on retrouve une vraie ambiance de fête ressemblant à une foire, avec des manèges, jeux de quilles, balançoires, théâtres de marionnettes, chanteurs, joueurs de harpes (Slapansky 1992, 65-100), ou encore la place des *Zelten*, située au croisement des allées du *Tiergarten* aux portes de Berlin, et centre tavernier de toutes les promenades (Mieck 1987, 410). Le peuple des villes plus modestes profite des beaux jours pour sortir de l'espace urbain et s'amuser dans les tavernes et guinguettes des environs.

La promenade peut s'associer au spectacle, sous forme de représentations de saltimbanques, de danseurs de cordes, de théâtre de marionnettes, de combats d'animaux... Elle peut mener aux salles de théâtre, comme celles du boulevard du Temple à Paris, le fameux « boulevard du crime », que remplit une foule populaire tous les dimanches, pour imposer, à l'intérieur des salles, ses goûts et faire jouer les acteurs selon ses préférences. Les théâtres des villes de province française sont l'objet, les dimanches, d'un véritable afflux des « gens de

métier », artisans et ouvriers de l'artisanat qui côtoient une petite bourgeoisie sur les banquettes, quand ils ne sont pas obligés de rester debout. Leur présence se fait au grand dam d'autres spectateurs, comme de cet homme d'Aix qui écrit en 1818 : « ... si vous en exceptiez une vingtaine de vieux habitués, on n'y voit le dimanche que des portefaix ou des ouvriers qui la plupart arrivent la tête échauffée par le vin » (Corbin 1991, 57-58).

Dans les théâtres populaires du royaume de Bavière, et bien probablement ailleurs, le spectateur intervient directement dans le spectacle. Quand il ne se promène pas dans la salle lors de la représentation, la chope de bière à la main, ou discute avec ses voisins la qualité de la pièce et autres questions importantes, il entre dans un dialogue direct avec les acteurs. Le succès d'une pièce peut dépendre de la qualité de ces échanges (Klotz 1976, 41-48; Beck 2014, 203-224).

Les loisirs du peuple pendant les premières décennies du XIX^e siècle véhiculent cependant un aspect qui les rend condamnables aux yeux des élites : ils sont synonymes de la domination de l'élément populaire sur une partie de l'espace public, notamment les promenades et salles de théâtre les dimanches et jours de fête. Le beau monde, le monde « fashionable », se voit obligé de se retirer, de choisir d'autres temps pour ses plaisirs dans l'espace public, tout en « boycottant » le dimanche. Paul de Kock brosse ainsi le tableau d'un jeune aristocrate parisien qui, obligé de sortir de chez lui un dimanche, se salit exprès pour ne pas être confondu avec la foule endimanchée, alors que Honoré de Balzac, fin observateur de la société de la même ville, décrit tout l'étonnement de deux aristocrates de se rencontrer un dimanche au jardin des Tuileries, fief, ce jour-là, des promeneurs des milieux populaires (Kock 1844, 226; Balzac 1988, 230-236).

Cette domination sur la place publique par les « classes inférieures » se retrouve dans les villes de province. Suzanne de Voilquin écrit ainsi, au sujet du parc de Dijon en 1834 :

Il existe encore, en 1834, des castes bien tranchées, la population ne se mêle pas ; chacun garde son rang. La bourgeoisie se garde d'empiéter sur les allées du parc qu'affecte l'aristocratie. Mais le dimanche les classes distinguées s'abstiennent d'y venir car ce jour-là les prolétaires l'envahissent. Il serait fort désagréable pour ces dames de s'y coudoyer leur modiste, leur couturière etc. (Voilquin 1978, 152)

Par conséquent, la belle société se retire, laissant ses promenades préférées le dimanche à la foule endimanchée, tout comme elle fuit les salles de spectacle. Ce jour-là, la même se réfugie dans des endroits bien éloignés des

quartiers populaires, comme le Bois de Boulogne à Paris (Stern Daniel 1990, 1112-1113), tout comme elle choisit le jeudi comme jour du boulevard et de ses sorties mondaines en général, à l'instar du monde mondain d'autres capitales européennes, comme Londres, Vienne, Berlin (Debié 1992, 201).

Après les ondes de choc déclenchées en Europe par les mouvements révolutionnaires de 1830 et 1848, les élites politiques, économiques et religieuses ne peuvent plus tolérer cette domination du peuple sur l'espace public. La révolte n'est pas absente dans cette constellation espace-temps populaire, comme le montrent les exemples des révolutions de 1789, 1830 et 1848 à Paris, 1848 à Vienne et Berlin, ou encore 1855 quand la grande promenade londonienne du Hyde Park se mue en scène de révolte populaire contre le *Sunday Trading Bill* (Harrison 1965). Cette constellation peut s'avérer explosive dans un contexte conflictuel, comme le montre l'exemple d'Auguste Blanqui et d'Armand Barbès : leur tentative de soulèvement a lieu un dimanche du mois de mai 1839. Le choix de ce jour n'est pas le fruit du hasard : prévu d'abord pour le dimanche 5 mai, ce soulèvement est finalement repoussé au dimanche 12 mai ; le choix du dimanche est donc maintenu (Latta 1986, 72). Comment expliquer le maintien de ce choix ? Comme l'atteste Victor Hugo, les boulevards, ce dimanche-là, sont pleins de promeneurs « endimanchés », donc de promeneurs d'origine populaire dont la concentration sur ces promenoirs constitue une sorte de poudrière sur laquelle les révolutionnaires espèrent pouvoir compter (Hugo 1872, 163-173).

Quant aux théâtres de province en France, ils deviennent les lieux de contestation contre la gouvernance de la Restauration, quand le public populaire utilise cet espace pour des manifestations politiques et anticléricales lors des missions ou jubilés. Dans ce dernier cas, il exige le couronnement du buste de Molière, ce que refuse le directeur, provoquant ainsi des tumultes. Le public quitte la salle pour manifester son opposition au régime clérical de Charles X dans les rues, ce qui entraîne l'intervention de la gendarmerie et des arrestations (Beck 1997, 219).

De même, les lieux de loisirs, cabaret, taverne etc., sont des endroits où l'homme du peuple ne trouve pas seulement une ambiance égalitaire mais où il rencontre aussi des idées subversives. Les cafés, pâtisseries et tavernes à vin, pour citer un exemple, jouent un rôle capital dans la politisation et radicalisation des habitants de la capitale prussienne avant 1848 (Mieck 1987, 589). La campagne menée pendant de nombreuses décennies depuis la fin du XVIII^e siècle contre les *ale houses* et autres pubs en Angleterre, s'explique aussi par la fonction politique et économique de ces établissements (Cunningham 2014, 67). En France, le cabaret devient le lieu où la révolte semble germer sans cesse.

C'est ici que les « paresseux » passent la plupart du temps, pour se mêler ensuite aux émeutes,³ c'est ici « que s'alimente la haine contre l'aristocratie » (Société de sobriété d'Amiens 1837, 9).

Maurice Agulhon insiste sur l'importance de la sociabilité des cabarets et autres débits de boissons pour les stratégies ouvrières en France (Agulhon 1988, 71) — ce que W. Scott Haine confirme pour les marchands de vin, cabarets, cafés et guinguettes de Paris (Haine 1996). Quant à Karl Kautsky, il a souligné toute l'importance que les tavernes ont eue pour le mouvement ouvrier allemand (Kautsky 1891, 106-107).

La lutte contre les loisirs populaires

Dans l'ambiance réactionnaire qui suit les événements révolutionnaires de 1848 en Europe, ecclésiastiques, économistes, hommes politiques et autres moralistes commencent leur combat contre le temps libre populaire en s'appuyant sur un discours qui dénonce depuis des siècles les usages faits de ses « loisirs » par le peuple.

Tout en associant des arguments de nature morale, sociale et économique, ce discours va jusqu'à regretter la libre disposition de l'ouvrier pendant son temps en dehors du travail, quand il est « livré à lui-même sans frein et sans guide » (Le Play 1878, 178). Il se perd alors dans des jeux de hasard, dans des bals dont on souligne la dimension immorale, dans la violence, dans la lecture d'une presse dangereuse et d'une mauvaise littérature en général, tout en dépensant des sommes démesurées pour le luxe de sa toilette.⁴ L'ivrognerie ouvrière surtout se trouve dans le collimateur du discours des élites. Au sujet du mineur de la Loire, pour ne citer que cet exemple, les auteurs des *Annales de la Charité* parlent d'un être « généralement ignorant, grossier et par-dessus tout ivrogne; il ne sait employer un jour de fête qu'en se promenant de cabaret en cabaret, dissipant ainsi en un seul jour ce qui devrait suffire à la nourriture de sa famille pendant plusieurs jours. De là vient cette misère qui caractérise le mineur et sa famille ».⁵

Le baron de Gérando en 1857 (Gérando 1857, 641), tout comme le leplaysien Émile Cheysson en 1877 (Cheysson 1877), et des centaines d'autres

3 Chambre des Députés, Discours de M. Dupin, député de la Nièvre, en faveur des ouvriers de Paris, séance du 21 septembre 1831 (Paris, 1831), 21.

4 Ce dernier reproche concerne surtout la femme du peuple.

5 *Annales de la Charité* III (1847): 647.

voix, dénoncent alors l'ivrognerie et ses dégâts, la dégénérescence physique et morale de toute une population. Ce discours ne varie guère Outre-Rhin ou Outre-Manche.

Certes, l'ivrognerie ouvrière existe. Charles Dickens lui-même accorde en 1836 que dans certains quartiers de Londres ainsi que dans des villes industrielles, le dimanche constitue avant tout une occasion de beuveries et d'actes de débauche (Cunningham 2014, 69). En France, le baron Joseph-Marie de Gérando décrit la consommation immodérée des tisserands lillois, mais constate en même temps que les filtriers de la même ville sont tout à fait sobres, ce qui est aussi le cas des ouvriers des villes voisines comme Roubaix (Gérando 1841, 21-30). Il existe de grandes différences entre les diverses localités, entre les divers métiers, entre les diverses cultures ouvrières (Beck 2005, 194-195), et une grande partie des travailleurs pratique des loisirs que nos observateurs définiraient comme « innocents ». Les observations des ouvriers du textile par le médecin Louis-René Villermé, les monographies des familles ouvrières par Le Play et ses disciples, et d'autres témoignages confirment une image de loisirs populaires tout à fait conformes aux exigences de la société. Dans l'ensemble, il se révèle une culture de loisirs qui affirme l'autonomie et l'identité du peuple (Beck 2005, 196).

L'image conçue par le discours des élites, d'un peuple aviné et adonné à la débauche pendant son temps libre, ne résiste donc pas à un examen approfondi. La critique des usages que font les milieux populaires de leur temps libre, s'explique surtout par des préoccupations politiques et sociales. Le discours sur les méfaits provoqués par les usages des loisirs ouvriers permet alors le contrôle et la régulation des loisirs populaires. Il faut mettre un terme à l'ambiance festive qui règne dans l'espace public les dimanches, il faut enlever l'élément populaire des salles de théâtre, surveiller les réunions et la vie associative des ouvriers dans les tavernes, cafés, cabarets etc.

La construction ou la rénovation des théâtres, associées à une augmentation des tarifs, font en effet disparaître ou neutralisent le public populaire du dimanche (Leroy 1983, 238-240). Les travaux d'urbanisation depuis le milieu du siècle chassent les milieux populaires des centres des villes pour les repousser progressivement vers la périphérie des agglomérations, ce qui met aussi un terme à leur présence sur les grandes promenades, reconquises ainsi par le « beau monde » (Beck 2009, 186-188).

Le dimanche festif du peuple devient alors la première victime. Le travail dominical se développe depuis les années 1830, si bien qu'en 1887, 83 % des entreprises industrielles allemandes travaillent le dimanche (Heckmann 1986,

54). À côté des intérêts purement économiques prévaut chez certains industriels et hommes politiques aussi l'opinion qu'un travail ininterrompu serait la meilleure façon d'assurer une bonne moralité de l'ouvrier. Horace Say, membre du Conseil d'État en France, s'oppose ainsi en 1850 à toute législation rendant le repos dominical obligatoire en soulignant l'effet moralisateur du travail⁶ — opinion qu'on retrouve chez certains industriels encore au début des années 1870 : « L'ouvrier qui travaille sans désespérer, échappe aux séductions du loisir et accroit son aisance ».⁷ Des arguments d'ordre social complètent la justification du travail dominical imposé à l'ouvrier, en commençant par le chancelier du Reich allemand, Otto von Bismarck, qui s'oppose à l'obligation du repos dominical en arguant qu'il ne faut pas priver l'ouvrier d'un septième de son salaire (Heckmann 1986, 142-143). En France, Alphonse de Karr calcule les pertes subies par une famille de maçon ne travaillant pas le dimanche, qu'il chiffre à 9204 francs.⁸

Dans de nombreuses régions industrialisées en Europe, le dimanche, le temps principal des loisirs populaires, connaît donc une période noire au début de la seconde moitié du XIX^e siècle, alors que ce même temps est frappé par un rigorisme religieux et moral en Angleterre et dans des régions à culture calviniste du continent européen (Roudault 2009, 112; Lathion 2009, 71-84).

Il existe encore une autre raison du non-respect du repos dominical dans plusieurs pays, dont la France et les pays germaniques : les ouvriers qualifiés notamment, qui disposent toujours d'une certaine autonomie dans la gestion de leur temps de travail, préfèrent dorénavant « boycotter » un dimanche ayant perdu ses attraits d'un temps festif et travailler ce jour-là, avant de faire la fête le lendemain, lundi. « La plupart des ouvriers qui travaillent le dimanche, se reposent ensuite le lundi... » écrit en 1850 le pédagogue Théodore-Henri Barrau (Barrau 1850, 70), ce que confirme le théologien allemand Hermann von Schmidt pour les pays germaniques (Schmidt 1873, 2), alors que des ouvriers anglais, travaillant plutôt dans une petite industrie demandant un grand savoir-faire, comme à Birmingham, cumulent le repos des deux jours (Reid 1976).

6 *Annales de la Société d'Économie politique*, t. I, séance du 10 décembre 1850.

7 Dans le cadre de la grande enquête sur la situation sociale et morale de la classe ouvrière, 1872-1875. Archives Nationales, Paris, C 3020. Seine-et-Oise, Lefèvre et Olivier, fabricants de glucose à Rueil; C 3019. Nord, Crespel Tilloy, fabricant de fils, Lille.

8 *Observateur du Dimanche* II/5 (1854): 174.

La réinvention d'un temps de loisirs populaires

Depuis le milieu du siècle, des philanthropes bourgeois, syndicalistes et socialistes joignent leurs voix à celle des hommes d'Église pour revendiquer un repos régulier, nécessaire à la reconstitution des forces de travail de l'ouvrier. Un repos régulier serait synonyme d'une augmentation de la productivité, alors qu'un travail incessant serait responsable de la déchéance morale et physique de la classe travailleuse, et notamment du grand fléau de la fin du XIX^e siècle, l'alcoolisme, responsable de l'appauvrissement et de la misère des familles ouvrières. Dans le contexte de cette discussion apparaît aussi le sujet de la fatigue, également un facteur de désordre moral (Rabinbach 1990; Hatzfeld 2021, 175-188). De même, face à la baisse de natalité, le repos dominical apparaît comme un remède.⁹

La survie de la Saint Lundi, qui se porte encore très bien au début de la seconde moitié du siècle, représente un autre argument. Si cette institution du monde du travail est encore tolérée, malgré toutes les critiques d'ordre moral (beuveries etc.), pendant les premières décennies du siècle, elle devient progressivement la cible des condamnations aussi bien des économistes que des hommes politiques. Les premiers constatent les « dégâts » financiers causés par le chômage de ce jour, alors que les seconds soupçonnent des formes de contestation que véhiculerait la fête du lundi — qui, au moins en France, a en effet pris une nature plus politique durant les années 1860. Après l'expérience de la Commune de Paris de 1871, la lutte contre cette coutume, à laquelle doit se substituer le repos du dimanche s'intensifie. Avec succès : la Saint Lundi disparaît progressivement à partir des années 1870 en France (Beck 2004, 164-166), alors qu'elle est victime de l'introduction du samedi après-midi libre, de la « semaine anglaise », en Angleterre (Cunningham 2014, 65).

À partir des années 1870/80, le dimanche devient un jour de repos pour la plupart des salariés sur le continent européen. De nouvelles fêtes laïques complètent cette offre en temps libre : la fête nationale du 14 Juillet (1880) (Lalouette 2010, 146) ainsi que les lundis de Pâques et de la Pentecôte (1886) en France, alors que le *Bank Holidays Act* de 1871 ajoute quatre jours fériés au monde du travail anglais. Dans ce dernier pays, le repos du samedi après-midi prend une grande importance pour les loisirs, sports etc., car il n'est pas régi par le rigorisme religieux qui frappe la vie dominicale (Cunningham 2014, 107).

9 Nous avons trouvé des allusions de ce genre dans le *Bulletin de la Ligue populaire pour le repos du dimanche*.

Le même discours sur les avantages hygiéniques, économiques et moraux d'un repos régulier provoque aussi une réflexion sur la durée du temps de travail quotidien de l'ouvrier. Ce temps qui pouvait atteindre les quatorze à seize heures au milieu du siècle dans la phase de la première industrialisation, s'est réduit à douze heures vers la fin du siècle, mais il est toujours jugé trop long et facteur de maladies, d'accidents et d'une mortalité plus élevée chez les ouvriers.

Le mouvement ouvrier engage alors la lutte pour obtenir la journée de travail de huit heures. Dès 1864, l'Association Internationale des Travailleurs l'inscrit dans son programme. De cette manière, l'ouvrier pourrait, après huit heures de travail, consacrer huit heures aux besoins biologiques (sommeil, repas, hygiène) et huit heures à ses loisirs, créant de cette manière un temps libre qui ne se limite plus au seul dimanche. La Deuxième Internationale, fondée à Paris en 1889, décide de faire du 1^{er} mai une journée de revendication en faveur de la journée de huit heures de travail. L'objectif est l'amélioration de la constitution physique et psychique de l'ouvrier, la lutte contre le chômage, la reconstitution d'une vie de famille, et un temps pour les activités politiques et syndicales (Schneider 1984, 78).

Ce mouvement peut s'appuyer idéologiquement sur les textes de l'écrivain Robert Louis Stevenson et du gendre de Karl Marx, Paul Lafargue. Le premier publie en 1877 une critique de l'aliénation provoquée par le travail dans la société industrielle, tout en caricaturant l'hébétude du travailleur soumis au système industriel. L'oisiveté, selon Stevenson, ne consiste pas à ne rien faire mais à faire des choses qui ne sont pas imposées par les classes dominantes (Stevenson 2012). Paul Lafargue reprend cette thématique dans son célèbre pamphlet *Droit à la paresse* de 1883, dans lequel il invite le prolétariat à abandonner la passion du travail, qui ne sert qu'à enrichir les uns au détriment des autres. La paresse, en revanche, peut sauver le peuple de son aliénation et de la misère (Lafargue 2012).

Ce vaste mouvement international se heurte aux résistances des divers gouvernements et des milieux économiques qui, avant 1918, refusent une telle durée de la journée de travail. Si le chancelier allemand, Otto von Bismarck, veut bien reconnaître la pénibilité de longues heures de travail, il les considère comme nécessaires pour sauver la compétitivité de l'économie allemande. La France et l'Allemagne introduisent la journée de travail de dix heures en 1900. Conséquence : à la veille de la Grande Guerre, les ouvriers profitent d'une réduction sensible de leur temps de travail hebdomadaire, ce qui leur ouvre de nouvelles plages de loisir. Ce temps libre se distingue franchement d'un temps

de travail délimité, soumis à la discipline de l'horaire, et dirigé par les impératifs d'efficacité et de productivité (Corbin 1995, 18).

Si ce temps de loisirs populaires est censé servir à la régénération des forces physiques des travailleurs, il se pose encore pour les élites le problème des usages que les milieux populaires vont en faire.

Comment contrôler et réguler les loisirs populaires

Dès 1854, l'économiste français Armand Audiganne considère l'organisation du temps libre populaire comme « une question d'importance capitale au point de vue moral et au point de vue économique » (Audiganne 1854, 130-131). Il faut éviter que le temps libre populaire reprenne les mêmes formes qu'il a connues à l'époque du dimanche populaire et festif, et qu'il n'avantage ni l'ivrognerie et la vie de cabaret ou taverne, ni l'agitation politique en faveur d'idées démocratiques et socialistes. Très vite, les élites religieuses, politiques et économiques cherchent à encadrer le temps libre, à la fois dans leur discours et par des initiatives prises pour encadrer le loisir ouvrier et pour éviter surtout un danger, celui du cabaret, taverne, café, pub..., où circulent des idées subversives.

Une vie de famille réglée, où la femme, épouse ou mère, joue un rôle central, constitue le premier moyen de régulation — opinion que partagent des personnages aussi différents que l'historien républicain Jules Michelet et un religieux conservateur, le prédicateur à la cour royale de Prusse, Wilhelm Baur (Michelet 1981, 282-283; Baur 1883). Le dernier, à l'instar d'autres réformateurs, demande même d'accorder le repos du samedi après-midi aux ouvrières afin de leur donner le loisir nécessaire de préparer le ménage, indispensable à une vie familiale réglée le dimanche. La promenade en famille, en tant que symbole d'une vie dominicale réglée, obtient alors un rôle important. Pour certains observateurs, la promenade du dimanche, à part ses bienfaits pour la santé physique et morale, ainsi que pour le budget familial, sert aussi à l'intégration de l'ouvrier dans la société : « Savez-vous ce qu'ils disent, ces ouvriers qui, le dimanche, se promènent avec leurs enfants ? Ils disent qu'ils sont comme des bourgeois ».¹⁰

La rencontre de l'homme du peuple avec la nature constitue un second élément principal du projet moralisateur des élites.

En Angleterre, Sir Edwin Chadwick juge dès 1833 que l'ouvrier, enfermé pendant la semaine dans les mauvaises conditions hygiéniques de son atelier

10 *Bulletin de la Ligue populaire pour le Repos du Dimanche* III (1892): 119.

ou usine, doit pouvoir profiter de l'air frais en se promenant tranquillement au sein de la famille, et il propose l'aménagement de parcs, comme moyen de sauver la famille et de retenir l'ouvrier loin de la néfaste taverne (Debié 1992, 66-67). C'est dans ce contexte que se développe le projet de « parcs de loisirs » pour les familles des milieux populaires. Dès 1835, des voix recommandent l'aménagement d'un jardin public sur une île de l'Erdre pour les ouvriers de la ville de Nantes (Guépin & Bonamy 1835, 101). Toujours en France, la Société industrielle de Mulhouse propose en 1841 la création de jardins publics destinés aux promenades et aux récréations des ouvriers (De Gérando 1841, 97).

L'aménagement, dans des quartiers populaires de la capitale anglaise, de Victoria Park et de Battersea Park dans les années 1840 et 1850, se fait en faveur des ouvriers londoniens (Debié 1992, 16, 178). L'exemple de ces parcs paysagers est exporté sur le continent. À Paris, l'aménagement du Bois de Vincennes et la construction du parc des Buttes-Chaumont par Napoléon III s'adresse ainsi surtout aux habitants des arrondissements populaires récemment annexés du Nord-Est et de l'Est de Paris (Beck 2002, 259-264). D'autres capitales européennes, comme Berlin ou Vienne, se dotent également de tels espaces pour la promenade des habitants des quartiers populaires, suivies dans cette démarche par des villes de taille plus modeste. L'homme du peuple peut s'y promener, écouter de la musique, mais ces espaces connaissent aussi de nombreux interdits, comme danser ou vendre des boissons alcoolisées (Debié 1992, 153). Des parcs didactiques, comme le Jardin des Plantes à Paris, l'Arboretum à Derby, ou encore le Humboldthain à Berlin, complètent cette offre en espaces consacrés à la morale et l'éducation du peuple, programme qui se prolonge par la création de jardins botaniques — celui de Birmingham constitue une des promenades préférées des populations ouvrières pendant la Saint Lundi (Reid 1976, 83) — qui se trouvent aussi dans des villes plus modestes comme à Tours (France). Quant aux ouvriers des villes privées de ces équipements, il leur reste toujours, selon le discours des élites, la promenade dans la nature.

Le jardin mis à la disposition de l'ouvrier par un patron paternaliste constitue également un instrument important de moralisation et d'occupation utile du temps libre du travailleur. En Allemagne se développe dès les années 1870 le mouvement des jardins ouvriers, qui trouve des imitateurs en Angleterre et en Belgique. En France, la Ligue du coin de terre et du foyer de l'abbé Lemire crée des milliers de jardins ouvriers devant les portes des villes avant 1914 (Menapace 2019).

La pêche à la ligne, loisir d'origine anglaise exporté sur le continent, s'inscrit également dans ce modèle de rencontre avec la nature. En France, un

discours prône ses vertus hygiéniques et thérapeutiques, ainsi que ses qualités morales : considérée aussi comme une école de patience, la pêche à la ligne permet en outre d'oublier le cabaret (Corbin 1995, 333-340).

La culture doit également proposer un moyen de « purifier » le temps libre populaire. Pour combattre l'influence jugée néfaste du « mauvais roman », surtout sur la moralité des femmes, les réformateurs proposent la création de bibliothèques consacrées à la « bonne » littérature — sans grand succès. Dans le catalogue des propositions des moralistes se trouve aussi la visite des musées dont Sir Edward Chadwick propose en Angleterre dès 1833 l'ouverture les dimanches. Il se prononce aussi pour la création de jardins zoologiques et pour la fréquentation des théâtres — pourtant déconseillée en France — pour combattre l'ivrognerie des travailleurs pendant leur temps libre (Debié 1992, 66-67). L'écrivain anglais Walter Besant suggère en 1884 la création dans l'East End de Londres d'un *People's Palace*, un centre qui doit associer une offre culturelle aux divertissements à l'attention des classes populaires (Cunningham 2014, 135). À Paris, les musées sont ouverts le dimanche pour un public populaire (Poulot 1983, 224). En 1897, une pétition émanant des habitants des faubourgs populaires, demande la fermeture du Louvre à cinq au lieu de quatre heures, pour permettre à plus d'ouvriers d'y aller.¹¹

L'encadrement du temps libre populaire se fait aussi par le biais d'associations, de cercles et de patronages. Déjà dans les années 1820, des fidèles catholiques fondent en France des œuvres, comme la Société Saint Joseph, qui doivent proposer aux ouvriers célibataires un modèle d'usage de leur temps libre. À part quelques modifications, leur « offre » reste en général la même durant le reste du siècle. Des prières, des instructions religieuses, quelques jeux et exercices physiques, des activités artistiques, un peu de musique, ainsi que des promenades remplissent le programme de leurs réunions, qui ont lieu pendant leur temps libre le soir et le dimanche. Toute discussion d'ordre politique ou religieuse est en revanche interdite,¹² et une forte hiérarchisation et discipline caractérisent ces œuvres. Dans les pays des « gueules noires » allemandes, l'œuvre d'Adolphe Kolping connaît un très fort essor dans les années 1850 (Hürten 2007). Les quartiers populaires de Gelsenkirchen, ville du bassin industriel de la Ruhr, sont couverts par un vaste réseau d'associations ouvrières

11 *Bulletin de la Ligue Populaire pour le Repos du Dimanche* VIII (1897): 134.

12 *Les Patronages d'apprentis et les Cercles ouvriers*. Paris: Goupy, 1874, 37-39; *Des cercles catholiques d'ouvriers. Nécessité, possibilité, but, avantages des cercles catholiques*. Extrait de la *Semaine religieuse d'Alby* (1875).

catholiques (Brand 1980, 207-222). La formation de la *Young Men's Christian Association* (YMCA) sous inspiration évangélique en 1844 en Angleterre poursuit également l'objectif d'encadrer les loisirs des jeunes hommes (Cunningham 2014, 140).

L'Angleterre fournit aussi le modèle des patronages laïcs, auquel se réfèrent des institutions comme la Société industrielle de Mulhouse en France dans leur lutte contre les tentations du cabaret, en citant l'exemple de la *Working Men's Club and Institute Union*, une association fondée pour aider les ouvriers à établir des clubs et des instituts où ils puissent se réunir pour causer, s'entretenir de leurs affaires et se développer intellectuellement, tout en se divertissant et en ayant des rafraîchissements. Ces clubs doivent permettre l'accès à la musique, à la littérature, aux sciences et aux arts, et donner ainsi un sens au temps libre populaire. Ils sont censés aussi se substituer aux sociétés de tempérance et aux *Mechanics' Institutions*, qui ont échoué dans l'œuvre de moralisation du temps libre populaire en raison de leur caractère conservateur et religieux.

Le même auteur cite finalement l'exemple du *Holloway Working Men's Club and Institute*, situé au Strand à Londres. Ouvert aux ouvriers de 8 h du matin jusqu'à 10 h du soir, ceux-ci y trouvent un bon nombre de journaux, de revues et de jeux, un petit billard et une bibliothèque. Ils peuvent y suivre des cours de lecture, d'écriture et de calcul, des lectures et conférences, et assister à un concert tous les soirs du samedi. Toute boisson alcoolisée est en revanche prohibée, le droit de fumer limité, et toute appartenace à une « secte » religieuse, sociale et politique interdite. Les jeux de hasard et les paris sont également bannis de cet univers (Pénot 1870, 3-16).

Après la guerre franco-prussienne de 1870-1871, ce modèle anglais est défendu en France par l'industriel Jules Siegfried qui crée des cercles d'ouvriers (Siegfried 1874), comme un grand nombre d'industriels commencent à leur tour à organiser le temps libre de leurs ouvriers en fondant des fanfares, orphéons, qui connaissent un grand succès avant 1900, avant de décliner face à la montée des associations sportives.

Le sport constitue également un moyen de contrôler les loisirs des classes populaires. Bien considéré pour ses avantages physiques et moraux, il se développe dès la première moitié du siècle en Angleterre (Cunningham 2014, 86), à partir des années 1870 sur le continent, où se développent des sociétés de tir et de gymnastique, avant que le football, le rugby et l'athlétisme ne se démocratisent vers 1900 et deviennent accessibles, aussi par le biais des patronages religieux et laïcs, aux milieux populaires (Beck 1997, 289). Les compétitions sportives expliquent même, en Angleterre, l'introduction progressive du

repos du samedi après-midi, quand non seulement jouer au football, mais aussi regarder les matchs d'une première division professionnalisée, attirent des milliers de spectateurs, qui y assistent dans une franche camaraderie masculine (Cunningham 2014, 144). Le patronat crée ses propres équipes, comme celle de Westham-United en 1895 (Simkin 2020), alors que les travailleurs de l'arsenal de Londres fondent leur propre équipe, qui porte le nom de leur lieu de travail (Arsenal History 2017). En France, à la fois le patronat et les syndicats suscitent la fondation d'associations cyclistes, en faisant la première activité sportive dans ce pays.

Mais ces associations sportives, aussi bien en France qu'ailleurs, constituent alors de véritables institutions disciplinaires où règnent l'ordre et la hiérarchie (Arnaud 1986, 182), autrement dit, un moyen de contrôle des loisirs populaires.

Ne généralisons pas trop : la lutte des élites contre la fréquentation des tavernes, cabarets, pubs ne connaît qu'un demi-succès : ceux-ci restent un centre des loisirs populaires, souvent en concordance avec le mouvement sportif qui y choisit son domicile — le premier Tour de France choisit comme lieu de départ un café (Vespini 2013, 40), alors qu'un cafetier se trouve à l'origine de la fondation du Racing Club de Lens (Camus 2005, 5; Fontaine, 2010), tout comme la *Freemasons's Tavern* dans le West End de Londres joue un rôle important dans la fondation de la *Football Association* anglaise (Turcot 2016, 461). Malgré leurs condamnations par le discours des élites, le public populaire profite de la conquête d'un temps libre pour se tourner vers des loisirs commercialisés, sous forme de music-hall, cinéma et, comme déjà évoqué, sport professionnalisé — le football, le cyclisme, la boxe... Peter Borsay constate dans ce contexte le caractère compétitif de beaucoup de loisirs au sein de la classe ouvrière anglaise, par exemple à travers le football (Borsay 2006) — un esprit qu'on peut certainement retrouver chez les travailleurs sur le continent européen.

Mais les milieux populaires acceptent aussi le programme proposé par les élites : la promenade en famille aussi bien que les excursions grâce au train ou à la bicyclette¹³, associées à la pêche, au piquenique, voire à la baignade, la musique, pratiquée ou consommée, le jardinage... (Beck 1997, 294-297). Dans l'ensemble, une conception collective et mutuelle domine toujours les loisirs des classes populaires, qui s'oppose à une culture individualiste de la bourgeoisie (Borsay 2006).

13 Qui se généralise au sein des milieux populaires en France au début du XXe siècle.

Un temps des loisirs bien réglé par rapport à un temps de travail aussi bien réglé, des lieux de loisirs contrôlés et repoussés à la périphérie des villes, voilà le résultat de l'histoire des loisirs populaires au XIX^e siècle, observables aussi bien dans la société française que britannique ou allemande, et certainement aussi dans les sociétés d'autres pays industrialisés. Si le début du siècle connaît encore l'existence d'une culture populaire qui, temporairement, règne sur l'espace public, et qui possède ses temps spécifiques, à la fois un dimanche animé et la « fête » du lundi, cette culture succombe dans la suite à l'assaut mené par la bourgeoisie politique et économique. Le dimanche, jour de fête populaire, est alors la victime des nouvelles conditions dues à l'industrialisation, qui impose le travail dominical. Si la fête du lundi résiste encore, elle est néanmoins condamnée à disparaître avant la fin du siècle, pour faire place à un dimanche réinventé selon les normes de la bourgeoisie.

Le temps libre atteint une nouvelle qualité après la Grande Guerre grâce à la journée de travail de huit heures, la généralisation de la semaine anglaise, aux débuts du week-end et aux congés payés, ce qui ouvre aussi un nouveau chapitre de l'histoire des loisirs populaires.¹⁴

Sources

Annales de la Charité 3 (1847).

Annales de la Société d'Économie politique, t. I, séance du 10 décembre 1850.

ARCHIVES NATIONALES. Paris, C 3020. Seine-et-Oise, Lefèvre et Olivier, fabricants de glucose à Rueil; C 3019. Nord, Crespel Tilloy, fabricant de fils, Lille.

AUDIGANNE, Armand. 1854. *Les populations ouvrières en France dans le mouvement social du XIX^e siècle* 1. Paris: Capelle.

BALZAC, Honoré de. 1988 [1835]. *La fille aux yeux d'or*. Paris: Flammarion.

BARRAU, Théodore-Henri. 1850. *Conseils aux ouvriers sur les moyens d'améliorer leur condition*. Paris: Librairie Hachette.

BAUR, Wilhelm. 1883. *Der Sonntag und das Familienleben*. Berlin: Deutsche Evangelische Buch- und Tractat-Gesellschaft.

Bulletin de la Ligue Populaire pour le Repos du Dimanche 3, 8 (1892, 1897).

CAMPE, Johann Heinrich. 1809. *Wörterbuch der deutschen Sprache* 3. Brunswick: In der Schulbuchhandlung.

14 Et les femmes dans cette histoire ? Il faudra bien plus d'études sur les loisirs féminins au sein des milieux populaires, pour introduire une approche genrée pour cette thématique.

- CHAMBRE DES DÉPUTÉS. *Discours de M. Dupin, député de la Nièvre, en faveur des ouvriers de Paris*, séance du 21 septembre 1831 (Paris, 1831), 21.
- CHEYSSON, Émile. 1877. *Les ouvriers et les réformes nécessaires. Compte-rendu de la séance de la Société des Études pratiques d'économie sociale*. Paris: Dentu.
- Des cercles catholiques d'ouvriers. Nécessité, possibilité, but, avantages des cercles catholiques*. Extrait de la *Semaine religieuse d'Alby* (1875).
- DIDEROT, Denis et Jean D'Alembert. 1765. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers* IX. Neuchâtel: Samuel Faulche & Compagnie.
- GERANDO, Joseph-Marie baron de. 1841. *Des progrès de l'industrie, considérés dans leurs rapports avec la moralité de la classe ouvrière*. Paris: Guillaumin.
- GERANDO, Gustave baron de. 1857. "Des récréations populaires considérées comme un des moyens les plus efficaces de détourner les ouvriers des cabarets". *Annales de la Charité* XIII: 646-651.
- GUEPIN, Ange et Eugène Bonamy. 1835. *Nantes au XIX^e siècle : Statistique topographique, industrielle et morale*. Nantes: Prosper Sebire.
- KAUTSKY, Karl. 1891. "Der Alkoholismus und seine Bekämpfung". *Die Neue Zeit* 9 (2): 106-107.
- KOCK, Paul de et al. 1844. *La grande ville : nouveau tableau de Paris, comique, critique et philosophique* 1. Paris: Marescq.
- LAFARGUE, Paul. 2012 [1883]. *Le droit à la paresse*. Paris: Allia.
- LAROUSSE, Pierre 1873. *Le Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* X. Paris: Administration du Grand Dictionnaire Universel.
- LE PLAY, Frédéric. 1878. *Les Ouvriers des Deux Mondes*, série I, vol. V. Paris: Société internationale de science sociale.
- Les Patronages d'apprentis et les Cercles ouvriers*. Paris: Goupy, 1874.
- LITTRE, Émile. 1874. *Dictionnaire de la langue française* 3. Paris: Librairie Hachette.
- Observateur du Dimanche* 2/5 (1854).
- PENOT, M.A. 1870. *Des Cercles d'ouvriers. A propos des Working Men's Clubs d'Angleterre. Mémoire présenté à la Société industrielle de Mulhouse, le 28 octobre 1868*. Paris: Lahure.
- SCHMIDT, Hermann von. 1873. *Der Deutsche Sonntag oder Die sociale Bedeutung des Ruhetages gegenüber dem Materialismus unserer Zeit*. Pasewalk: Gnädig.
- SIEGFRIED, Jules. 1874. *Les cercles d'ouvriers. Conférence faite au Havre le 29 novembre 1874*. Le Havre: Santallier & C^{ie}.
- SOCIÉTÉ DE SOBRIÉTÉ D'AMIENS. 1837. *Essai sur l'intempérance des classes laborieuses*. Amiens: R. Machart.
- STERN, Daniel [Mme d'Agoult]. 1990. *Mémoires, souvenirs et journaux*. Paris: Mercure de France.
- STEVENSON, Robert Louis. 2012 [1877], *Une apologie des oisifs*. Paris: Allia.

- VAULABELLE, Éléonore de. 1834. "Le dimanche à Paris". In *Nouveau tableau de Paris au XIX^e siècle* II, 33-54. Paris: Librairie de Madame Charles Bechet.
- VEBLEN, Thorstein. 1978 [1899]. *Théorie de la classe de loisir*. Paris: Gallimard.
- VOILQUIN, Suzanne. 1978 [1866]. *Souvenirs d'une fille du peuple ou la Saint Simonienne en Égypte*. Paris: Maspero.

Bibliographie

- AGULHON, Maurice. 1988. "Classe ouvrière et sociabilité en 1848". In *Histoire vagabonde 1: Ethnologie et politique dans la France contemporaine*, éd. Maurice Agulhon, 60-97. Paris: Gallimard.
- ARNAUD, Pierre. 1986. "Pratique et pratiquants: les transformations de la sociabilité sportive. L'exemple de Lyon et du département du Rhône entre 1850 et 1914". In *La naissance du mouvement sportif associatif en France*, éd. Pierre Arnaud et Jean Camy. Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- ARSENAL HISTORY. 2017. "Dial Square to north London". Consulté le 12 septembre 2021. <https://www.arsenal.com/history/laying-the-foundations/laying-the-foundations-overview>.
- BECK, Robert. 1997. *Histoire du dimanche, de 1700 à nos jours*. Paris: Éditions de l'Atelier.
- BECK, Robert. 2000. "Auf der Suche nach dem verlorenen Tag. Eine vergleichende Geschichte des Sonntags in Frankreich und Deutschland im 18. und 19. Jahrhundert". *Francia* 27 (3): 1-23.
- BECK, Robert. 2002. "La promenade du peuple des villes (fin XVIII^e – XIX^e siècle). L'exemple du peuple de Paris". In *Le peuple des villes dans l'Europe du Nord-Ouest (fin du Moyen Âge – 1945)* I, éd. Philippe Guignet, 247-266. Villeneuve d'Ascq: CRHEN-O.
- BECK, Robert. 2004. "Apogée et déclin de la Saint-Lundi dans la France du XIX^e siècle". *Revue d'histoire du XIX^e siècle* 29 (2): 153-174.
- BECK, Robert. 2005. "Les élites françaises face au problème du temps libre populaire au XIX^e siècle". In *La régulation sociale entre l'acteur et l'institution. Pour une problématique historique de l'interaction*, éd. Jean-Marie Fecteau & Janice Harvey, 192-203. Montréal: Presse de l'Université du Québec.
- BECK, Robert. 2009. "La promenade urbaine au XIX^e siècle". *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* 116 (2): 165-190.
- BECK, Robert. 2014. "Sortir au théâtre selon le journal de Franz Caspar Krieger, maître passementier bavarois (1821-1872)". In *Au théâtre ! La sortie au spectacle, XIX^e – XXI^e siècles*, éd. Pascale Goetschel & Jean-Claude Yon, 203-224. Paris: Publications de la Sorbonne.

- BECK, Robert. 2021. "Un exemple de loisirs masculins : la vie des tavernes en Bavière dans la première moitié du XIX^e siècle". *Revue d'histoire culturelle* 3. Consulté le 14 février 2022. <http://revues.mshparisnord.fr/rhc/index.php?id=682>.
- BORSAY, Peter. 2006. *A History of Leisure*. Basingstoke: Palgrave MacMillan.
- BRAND, Hans-Jürgen. 1980. "Kirchliches Vereinswesen und Freizeitgestaltung in einer Arbeitergemeinde 1872–1933: Das Beispiel Schalke". In *Sozialgeschichte der Freizeit. Untersuchungen zum Wandel der Alltagskultur in Deutschland*, éd. Gerhard Huck, 207–222. Wuppertal: Peter Hammer Verlag.
- CAMUS, Frédéric. 2005. *RC Lens, cent ans de passion*. Lille: La Voix du Nord Éditions.
- CORBIN, Alain. 1991. "L'agitation dans les théâtres de province sous la Restauration". In *Le Temps, le Désir et l'Horreur*, éd. Alain Corbin, 53–79. Paris: Aubier.
- CORBIN, Alain. 1995. *L'avènement des loisirs, 1850–1960*. Paris: Aubier.
- CUNNINGHAM, Hugh. 2014. *Time, Work and Leisure. Life Changes in England since 1700*. Manchester; New York, NY: Manchester University Press.
- DEBIE, Franck. 1992. *Jardins des capitales. Une géographie des parcs publics de Paris, Londres, Vienne et Berlin*. Paris: Éditions du CNRS.
- DUMAZEDIER, Joffre. 1962. *Vers une civilisation du loisir?*. Paris: Seuil.
- EHMER, Josef. 1979. "Rote Fahnen — Blauer Montag. Soziale Bedingungen von Aktions- und Organisationsformen der frühen Wiener Arbeiterbewegung". In *Wahrnehmungsformen und Protestverhalten. Studien zur Lage der Unterschichten im 18. und 19. Jahrhundert*, éd. Detlev Puls, 143–174. Francfort: Éditions Suhrkamp.
- FAURE, Alain. 1978. *Paris, Carême prenant. Du Carnaval à Paris au XIX^e siècle, 1800–1914*. Paris: Hachette.
- FONTAINE, Marion. 2010. *Le RC Lens et les « Gueules noires »*. Paris: Les Indes savantes.
- HAINE, W. Scott. 1996. *The World of the Paris Café. Sociability among the French Working Class, 1789–1914*. Baltimore, MD; London: The John Hopkins University Press.
- HARRISON, Brian. 1965. "The Sunday Trading Riots of 1855". *The Historical Journal* 8 (2): 219–245.
- HATZFELD, Nicolas. 2021. "Fatigue, surmenage, usure. Dire l'excès de travail à la Belle Époque". In *La casquette et le marteau. Nouveaux regards sur le travail en Europe occidentale (1830–1930)*, éd. Alazard, Joëlle et al, 173–186. Paris: Bréal.
- HECKMANN, Friedrich. 1986. *Arbeitszeit und Sonntagsruhe. Stellungnahme zur Sonntagsarbeit als Beitrag kirchlicher Sozialkritik im 19. Jahrhundert*. Essen: Die blaue Eule.
- HUGO, Victor. 1972. *Choses vues. Souvenirs, journaux, cahiers 1830–1846*. Paris: Gallimard.
- HÜRTEN, Heinz. 2007. "Katholisches Verbandswesen". In *Historisches Lexikon Bayerns*. Consulté le 17 août 2019. http://www.historisches-lexikon-bayerns.de/Lexikon/Katholisches_Verbandswesen.
- KLOTZ, Volker. 1976. *Dramaturgie des Publikums*. Munich; Vienne: Karl Hanser.

- LALOUETTE, Jacqueline. 2010. *Jours de fête. Jours fériés et fêtes légales dans la France contemporaine*. Paris: Taillandier.
- LATHION, Valérie. 2009. "Un dimanche à Genève. Enjeux religieux et sociaux de la lutte pour un dimanche chrétien". *Histoire, Économie & Société* 28 (3): 71-84.
- LATTA, Claude. 1986. "L'insurrection de 1839". In *Blanqui et les Blanquistes*, éd. Société de la Révolution de 1848, 69-85. Paris: SEDES.
- LEROY, Dominique. 1983. "Réflexions autour des processus d'utilisation, à propos de l'évolution de la production et la consommation théâtrales à Paris au XIX^e siècle". In *Oisiveté et loisirs dans les sociétés occidentales au XIX^e siècle*, éd. Adeline Daumard, 237-245. Abbeville: Paillart.
- MAGNUSSON, Lars. 1990. "Proto-industrialisation, culture et tavernes en Suède (1800-1850)". *Annales. Économies, sociétés, civilisations* 45 (1): 21-36.
- MENAPACE, Luc. 2019. "L'abbé Lemire et la création des jardins ouvriers". *Le blog de Gallica* (22 octobre 2019). Consulté le 10 février 2022. <https://gallica.bnf.fr/blog/22102019/labbe-lemire-et-la-creation-des-jardins-ouvriers?mode=desktop>.
- MIECK, Ilya. 1987. "Von der Reformzeit zur Revolution (1806-1847)". In *Geschichte Berlins 1: Von der Frühgeschichte bis zur Industrialisierung*, éd. Wolfgang Ribbe, 403-602. Munich: C.H. Beck.
- POULOT, Dominique. 1983. "La visite au musée : un loisir édifiant au XIX^e siècle". In *Oisiveté et loisirs dans les sociétés occidentales au XIX^e siècle*, éd. Adeline Daumard, 221-236. Abbeville: Paillart.
- RABINBACH, Anson. 1990. *The Human Motor: Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*. New York, NY: Basic Book.
- REID, Douglas A. 1976. "The Decline of Saint Monday". *Past and Present* 71: 76-101.
- REULECKE, Jürgen. 1976. "Vom blauen Montag zum Arbeiterurlaub. Vorgeschichte und Entstehung des Erholungsurlaubs für Arbeiter vor dem Ersten Weltkrieg". *Archiv für Sozialgeschichte* 16: 205-248.
- ROUDAUT, Emmanuel. 2009. "Repos hebdomadaire et respect du jour du Seigneur : le cas britannique". *Histoire, Économie & Société* 28 (3): 109-120.
- SCHELLE, Karl Gottlob. 1996 [1802]. *L'art de se promener*. Paris: Rivages.
- SCHNEIDER, Michael. 1984. "Der Kampf um die Arbeitszeitverkürzung. Von der Industrialisierung bis zur Gegenwart". *Gewerkschaftliche Monatshefte* 35 (2): 77-89.
- SIMKIN, John. 2020. "History of Westham United". *Spartacus Educational*. Consulté le 10 août 2021. <https://spartacus-educational.com/WestHamHistory.htm>.
- SLAPANSKY, Wolfgang. 1992. *Das kleine Vergnügen an der Peripherie: der Böhmisches Prater in Wien*. Vienne: Picus.
- TURCOT, Laurent. 2016. *Sports et loisirs. Une histoire des origines à nos jours*. Paris: Gallimard.
- VESPINI, Jean-Paul. 2013. *1903, le premier Tour de France*. Paris: Jacob-Duvernet.